Hexagrammes
(réflexions pirates
sur l'indemne)

Andreas Guest

« Comment effectuer le fidèle relevé
– en dernière analyse anthropologique, voire ethnologique –
de ce qui pourrait bien sembler, à première vue
(d'un point de vue encore métaphysique),
n'être jamais que des états de choses naturels
d'une extraordinaire généralité ? »

Gérard Guest

« Parfois le scandale ce n'est pas quelle loi a été brisée,
c'est ce que la loi permet. »

Edward Snowden

« Les premiers Grecs étaient tous pirates. »

Montesquieu

« *Nam pirata non est ex perduellium numero definitus*
sed communis hostis omnium
cum hoc nec fides debet nec ius iurandum esse commune »

Cicéron

à la mémoire du cpt. Howell Davis, † 1719

1. Mon père est un observateur attentif, méticuleux et solitaire. Son œuvre est restée jusqu'ici quasiment inconnue, passée presque entièrement sous les écrans radar d'une époque obsédée par son autodestruction. C'est l'un de mes écrivains préférés. Je pense chaque jour à lui et son patient chemin dans *la grande contrée*. Il n'y a pas si longtemps, j'ai réalisé que son aventurier de père à lui était mort quelques semaines après ma naissance, à l'âge de quelque chose comme soixante-et-un ans. Mon père en a soixante-et-onze. Je ne sais pas si je pourrai rassurer mon père sur mon étrange odyssée avant d'en avoir cinquante-et-un, ce qui serait pourtant bien assez tard. Le monde ne m'aide pas des masses. Mais j'ai déjà atteint une forme d'étrange sérénité dont je n'aurais probablement jamais trouvé la clé – sans les mots de mon père.

2. De toutes les activités absurdes que rend possibles la vie moderne, celle que j'aime le plus, c'est conduire. Dans certaines situations, prendre le volant d'une voiture, d'une jeep ou d'un camion, surtout d'un modèle que je n'ai encore jamais conduit, sur des routes difficiles ou que la météo, l'émotion, l'incertitude rendent difficiles, m'oblige à simplifier mes sensations, mon souffle et mes décisions. Le réel, c'est bien connu, vous attend toujours au tournant. Et dans une certaine forme de risque, dans une certaine forme de liberté, dans tout un petit univers de contraintes absolues, vous vous adaptez absolument à lui. Que ce soit des moments de grand bonheur, de grande souffrance ou de grand vide, contrairement aux apparences, une seule chose au volant compte pour moi : il n'y aura aucun blessé.

elles l'étaient tout autant pour moi, car les
des traces et des questions sans réponse. Pour
er le droit ? Et pourquoi le type de droit q
s rapports avec une histoire de famille tu
nt pas les trépassés qui viennent hanter, ma
ous par les secrets des autres », écrit le psyc
à propos de la relation entre grands-
invitation de Lviv me donnait l'occasio
ées. J'ai donc accepté et passé l'été à écrir

carte, Lviv se trouve exactement au ce
depuis Londres, à l'

3. Mon père m’a offert *Retour à Lemberg* pour mon quarante-deuxième anniversaire. Je ne sais pas encore ce que cela signifie. Peut-être simplement qu’il sait que mon mystérieux grand-père français, que je n’ai pas réellement connu, me manque. Et que ce mystère a un peu contribué, même si je me serais probablement fort bien débrouillé seul, à faire de ma vie ce joyeux chaos. Mais qui ne me manque pas, de ceux qui sont vivants ou morts. Mon grand-père allemand, mes grands-mères, et tous les vivants dont ma propre vie de vagabond me tient loin, ma mère, ma sœur, mon frère, mes propres enfants, et ceux qui ne sembleront plus jamais tout à fait vivants ou ne seront jamais tout à fait morts, mes amis assassinés, disparus ou passés à l’ennemi, certaines femmes que j’ai aimées, telles qu’elles auraient été dans un monde où les femmes n'auraient pas fini par se considérer elles-mêmes comme des machines à souffrir : tout un peuple d'êtres finit par vous manquer et, parfois, à l'aube, dans votre campagne de Russie personnelle qui ressemble autant à celle d'un Stendhal qu'un chat paraît-il peut ressembler à un tigre, ce n'est pas sur vos joues brûlantes que glisse la lame du rasoir, mais sur celles d'un fantôme.

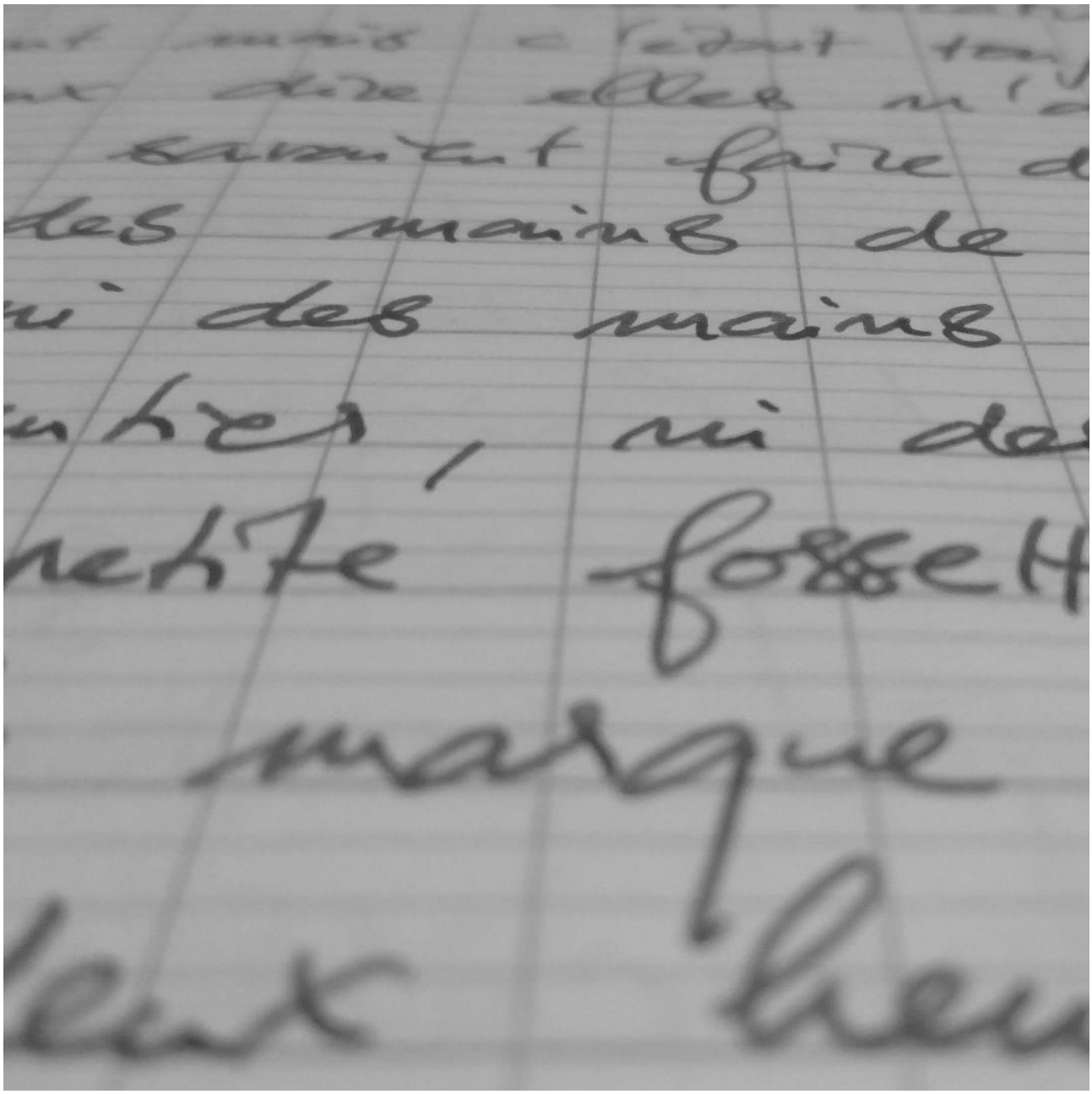
4. J’ai connu d'étranges chats noirs et blancs à différents moments-clés de ma vie. Dans une maison enneigée dans les Balkans. Dans une résidence hôtelière de l’Armée entre deux terrains d’essais. Dans un château provençal cerné par le néant. Et récemment, en me penchant pour admirer les fleurs sauvages au balcon de la chambre où j’ai grandi. Le nom de code de ces chats est *Wu*. Ce qui signifie, en chinois : le vide.

5. À un moment où je ne savais plus quoi faire ni où aller, un type que je connaissais à peine et qui avait lu l'un de mes romans m'a hébergé pendant deux ans, comme un frère. J'ai souvent été immensément heureux dans une des chambres qui donnait sur d'anciens ateliers, à l'aube ou bien plus tard, pour des raisons qui ne diraient pas grand-chose à la plupart de ceux qui ont cru me connaître. L'une de ces raisons était que je n'avais pas froid la nuit. Les autres étaient encore plus étranges.

6. Il semble parfois si difficile, et même presque impossible, de retrouver le chemin de chez soi. J'ai passé près de la moitié de ma vie dans des trains, des bus, des voitures, et à marcher à travers les villes. Il m’a souvent semblé que l’aboutissement ultime de ce qu’on appelle encore la civilisation était d’avoir dressé l’homme à attendre la *navette de remplacement*. Avec la certitude qu’un jour, ou plutôt ce sera une nuit, elle ne viendra pas.

7. Avec mes enfants nous appelions cela le test des extraterrestres. Tu t’imaginais débarquer à l'improviste d'un vaisseau spatial et tu regardais ce qui se passait avec une attention redoublée. La plupart de temps il ne se passait rien mais sur un mode d’autant plus étrange que, lorsque tu reprenais ton regard de Terrien, tout cela te paraissait assez banal.

8. C’est avec ce regard d’extraterrestre terrien que j’ai vu, peu à peu, bien des lieux que j’aimais se couvrir d'engins de chantier, de béton, puis de lumières d’une inquiétante familiarité. Les humains appelaient ça, par exemple, des parkings. Ils y garaient leurs voitures le matin pour prendre les mêmes trains que j'avais longtemps pris moi-même et, la nuit venue, ces parkings étaient vides. Mais il m’avaient toujours semblé qu’ils continuaient de dire quelque chose.



9. D’ailleurs tout veut dire quelque chose. À condition de se demander tout ce que veut dire vouloir et tout ce que veut dire dire. Mon papier, mon stylo et mon encre veulent dire quelque chose. Mon corps, la profondeur de ma peau, la surface de mes os aussi. J’écoute au moins une fois par jour. C’est peu. Mais c’est là. L'identité infiniment compromise des cartes et des choses. L'éternelle rature des cartes. L'éternel retour des choses, tes choses comprises. La merveilleuse immédiateté des sens. Bien sûr, l'ivresse de l'interprétation. La mémoire, l’imagination, la joie.

10. Mon amour pour la construction de cabanes faciles à recouvrir d’une bâche à l'approche de la neige, de l'orage ou d'un hélicoptère, dans ces circonstances, se passe peut-être de commentaire.

11. Je n’ai pas choisi cette vie nomade, contemplative et semi-clandestine que je vis depuis des années. J’ai simplement choisi ceux que j’aimais.

12. Je crains d’avoir presque sans les voir transmis à mes enfants ce goût du mouvement, des décisions soudaines, du déguisement, du secret, de la disparition. C’est un crime assez impardonnable du point de vue de ceux qui voudraient que rien ne change, comme de ceux qui voudraient que tout change.

13. Ce que je crains aussi de leur avoir transmis, c’est le respect ironique, l’amour moqueur et le confort héroïque. Nous rirons moins lorsque nous serons seuls ? Mais nous ne serons plus jamais seuls.

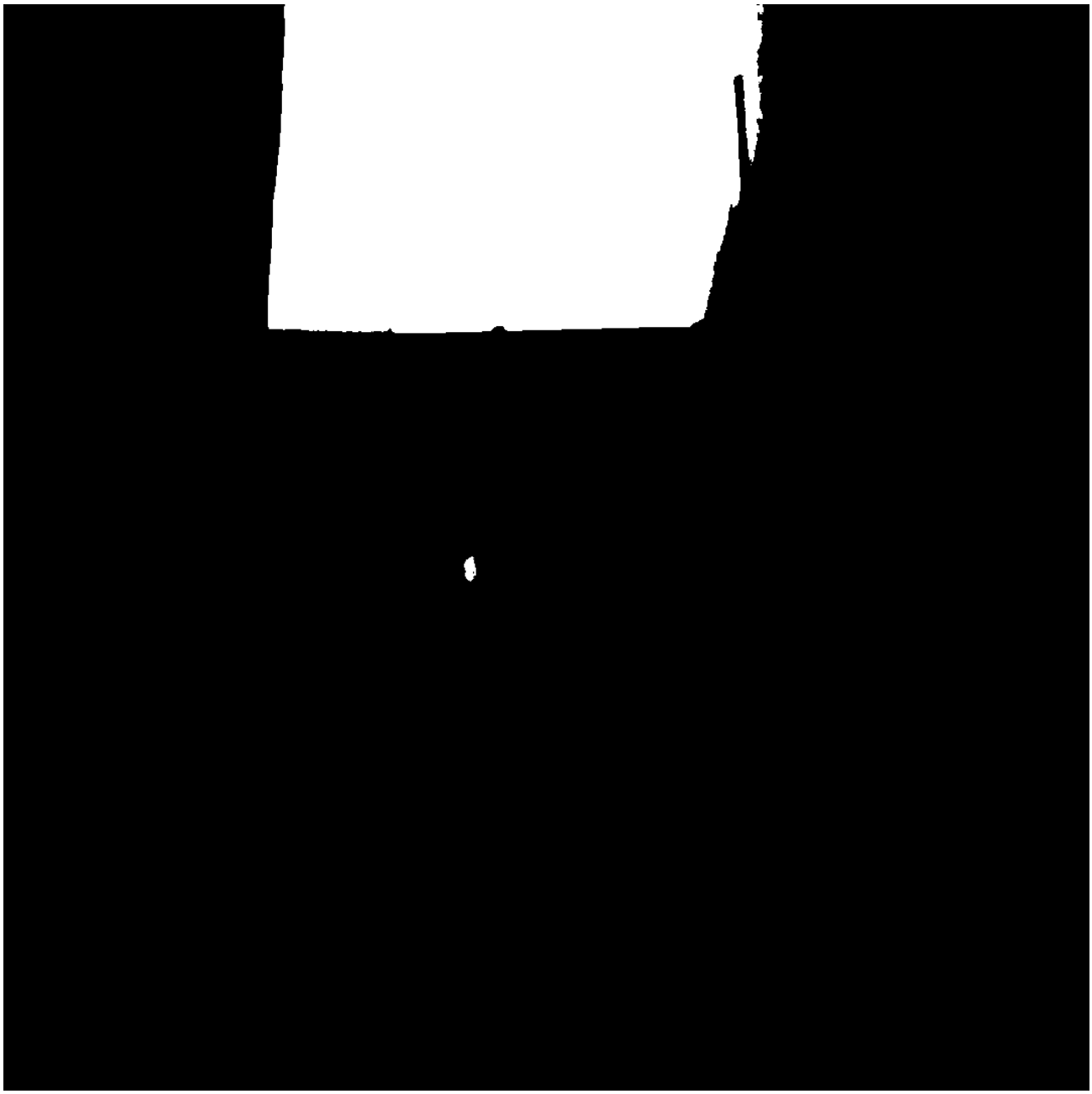
14. J’ai vraiment retrouvé mes enfants dans une immense demeure à l'est d’Avignon où, parfois, nous étions seuls pendant des jours. Un ami qui s’appelait Christophe nous portait ainsi secours, avec une joie magnifique. Un espace sans mesure agrandit les gestes. Les gestes sont la clé oubliée d’un bonheur immédiat.

15. Et puis, même au fond des villes immenses, il y avait les nuages. Enfant je m'imaginais des contrées habitées dans le ciel ou dans les profondeurs de l'océan. Mais le ciel avait alors ma préférence parce que les gens qui y vivaient, comme les marins à la frontière précise des eaux et des airs, et d'autres monstres de courage et de curiosité, étaient capables de fonder toute une vie sur un sol dangereusement changeant. Quels meilleurs compagnons que ceux dont l'amitié ne change jamais, ni dans les guerres, ni dans les passions, ni dans l'exil.

16. Cette soi-disant civilisation naturellement cherchait tout le contraire. Elle n’avait jamais autant bâti, autant rafistolé de petites tours de Babel qu’aujourd’hui, dans la rumeur continue de son effondrement.

17. Mais que pouvaient mes pauvres mots contre tout cela. Les gens n’écoutent que ceux qui ont réussi quelque chose. Les gens ne vivent qu’avec ceux qui ont un toit et des murs. Les gens finissent toujours par laisser leur passion s’attiédir pour un plus ou moins beau ténébreux qui ne lave pas toujours ses chemises, ses manuscrits, ni son couteau.

18. Au moins je pouvais invoquer la figure d'Hermès, le divin messager, le dieu des guérisseurs, des marchands et des voleurs, à peu près tous les jours. À ma ridicule manière, moi aussi, j'ai volé le troupeau sacré.



19. Oui, une forme particulièrement sinistre et ridicule de ténèbres envahissait le monde, mais c'était le jeu, et nous l'aimions, de courir d'abri en abri puisque nous étions devenus nomades, et peu d'instants étaient aussi beaux que celui où, dans l'escalier du château où nous aurions aimé revenir toujours, mes enfants me criaient que maintenant, on allait lire dans le grand lit, avant de s'endormir, le *Kontrôleur de Kastatrophe* de Claude Ponti.

20. Ou que celui où nous entrions dans les bois, deux heures avant le coucher du soleil, pour reconstruire notre cabane.

21. Ou que celui où, à l’aube, dans la cuisine sans électricité, je préparais le chocolat chaud pour ma fille silencieuse, souriante et songeuse.

22. Le jeu et le danger apprivoisés, la tendresse pour rien et l’amitié des choses, il n’y a pas d’autre école.

23. C’est à cette école-là que j’ai pensé chaque matin pendant vingt ans, en prenant mon café dans des lieux plus ou moins enviables et en plus ou moins recommandable compagnie.

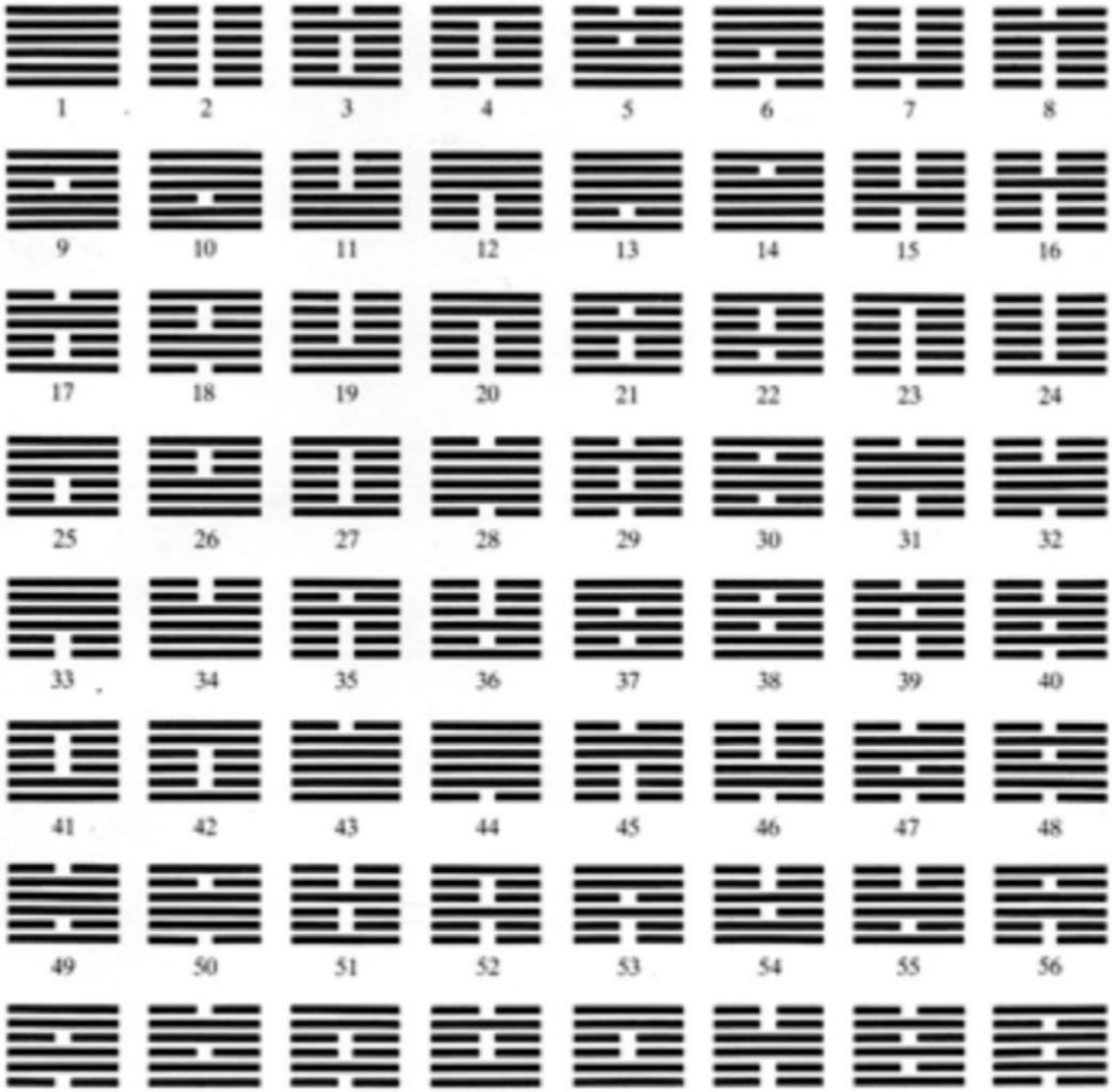
24. Par exemple une charpente du treizième siècle, un mât chahuté par la tempête, une pente enneigée au centre plus ou moins exact des Balkans, ont été mes écoles de vertige et d'adresse.

25. Le danger apprivoisé, c’est ce qui aura finalement manqué à cette époque où règnent la fausse morgue des grands fatigués et le déni de la guerre des grands blessés. La guerre était là tout ce temps, terrée derrière l’horizon, et remplissait ce qui nous servait d’assiette. Le vide lui aussi à ses lois. Il faut lui sacrifier un peu, l'aimer depuis la surface des os, sous peine de tout voir s’engloutir.

5

26. Mais le vide n’est pas ton ennemi dans la guerre du temps, car il n’y a pas d’ennemis. Ni ceux qui rasent tes forêts, ni ceux qui détruisent tes maisons, ni ceux qui empoisonnent tes enfants. Ce sont simplement des travailleurs fatigués qui ont avalé un peu trop de vide à la fois. Ils se vengent. Tu es là. C'est pour toi.

27. Pour sauver un peu tes arbres, tes maisons, tes enfants, c’est à toi d’apprivoiser le vide et de te débrouiller, en gros, pour que tout soit drôle, profondément drôle, drôle jusqu'à la moëlle, même l’ennui, la colère ou le deuil. Il n’y a jamais eu d’autre sagesse, si ?

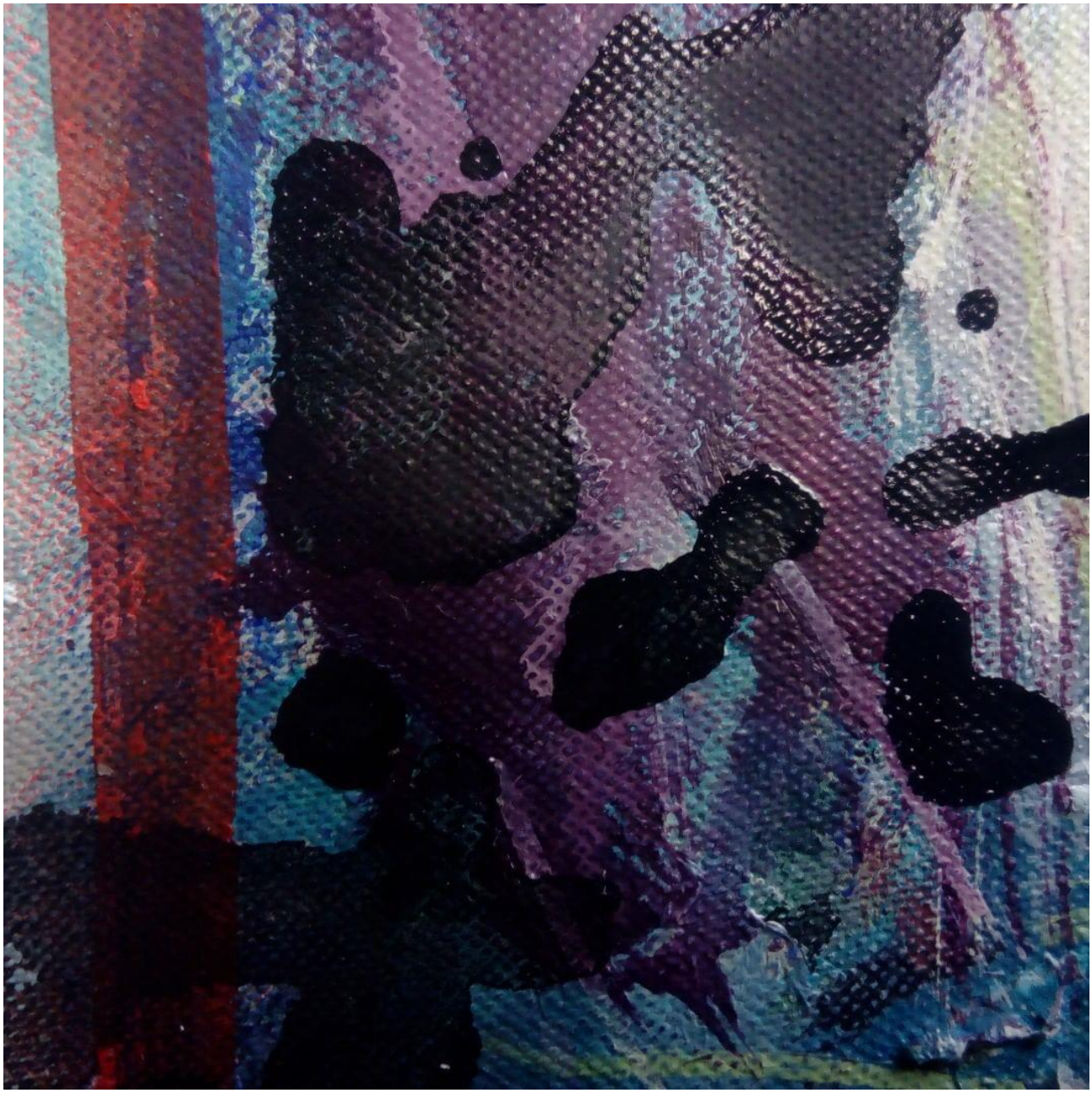

1 2 3 4 5 6 7 8
9 10 11 12 13 14 15 16
17 18 19 20 21 22 23 24
25 26 27 28 29 30 31 32
33 34 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48
49 50 51 52 53 54 55 56

28. Non.

29. Finalement l’unité du monde est merveilleuse et, tout comme les lignes sombres et claires de l’antique *Livre des transformations* se retrouvent dix fois par jour en pleine lumière sous tes yeux, il est vrai de dire comme le dernier des pirates : « J’ai bâti un certain nombre de fois la même maison dans la même île et ces îles et ces maisons ont été détruites un certain nombre de fois mais elles sont toujours là, sur les eaux, dans les bois et jusqu'à la surface de nos os. »

30. Ce qui est un brin pénible, parfois, c’est le chemin entre deux îles, l'attente entre deux traversées. Toute la soi-disant société aimerait te faire croire que les départs sont des départs, les séparations des séparations, les retards des retards.

31. En réalité, dans cette guerre du temps, les horloges étaient inutiles, tout était sans retard et je me suis parfois amusé, le long des routes, à contempler ces étranges tentatives artistiques payées par les actionnaires, qui étaient comme autant de pieux et maladroits monuments aux temps inconnus et qui disaient quelque chose comme : « C'était là, nous le sentions, et nous n'avons pas compris. Nous avions, soudain, été trop bien payés. »



32. Face à ces dégueulis subventionnés du néant il y avait, dans les bas-fonds de Bagnolet, les jungles d'Albertine Trichon, sa danse guerrière inlassable dans la solitude hospitalière de son atelier, ses idéogrammes improvisés venus du fond des âges et ses couleurs anti-photographiques. C'était son écriture de la lumière, son testament crypté, son mystérieux *joli rouge*.

游感化寺

翡翠香煙合　琉璃寶地平
谷靜唯松響　山深無鳥聲
郢路雲端迥　秦川雨外晴
抖擻辭貧里　歸依宿化城
香飯青菰米　嘉蔬綠芋羹

龍宮連棟宇　虎穴傍檐楹
瓊峰當户拆　金澗透林鳴
雁王銜果獻　鹿女踏花行
繞籬生野蕨　空館發山櫻
誓陪清梵末　端坐聚

33. Écrire, dessiner, planter des fleurs, des arbres et toutes les sortes de plantes qui jouent avec le temps, dans toutes les sortes de terres qui jouent avec le temps, et jouir de tout ce que d’autres ont planté, dessiné ou écrit, je n’ai jamais connu de jeu plus joyeux, plus gracieux ni plus apaisant. Il ne s’agit pas de comprendre ce qui se joue, mais de le prendre, sans rien cueillir, et de le transplanter ailleurs.

34. Si j’écris cela ici et de cette manière, ce n’est pas par simple esprit de contradiction. La civilisation à laquelle j’étais censé appartenir haïssait tout ce que j’aimais. Il fallait ruser pour jouer, pour aimer et pour prendre. Il fallait même parfois ruser pour vivre. C’est pourquoi j’ai presque toujours aimé plus que les autres la compagnie des comédiens, des menteurs, des putes, des voleurs et des muets. Je ne crois pas réellement, autant l’écrire noir sur blanc, aux vertus de la publicité ni de la transparence.

35. Tant de bases pirates, tant de repaires de pourchassés, tant de campements nomades dans l'histoire, tant de lieux chéris dans ma vie ont été pris et détruits, dont il ne resterait plus à montrer que des photographies mal cadrées. Il faut chaque fois aller rêver un peu plus loin et, tôt ou tard, l'envie même de photographier vous passe. Il y aurait trop à dire. Il y a trop à faire.

36. L’essentiel alors, sous nos latitudes, est d’être habillé pour l’hiver. Ce n’est plus très à la mode mais je recommande le cuir doublé. Une bonne parka dure une décennie, même si sur la fin tout ça ne fait pas très sérieux.

37. Mais plus que l’épaisseur ou la qualité de vos vêtements, ce qui t'aide à affronter ce froid qui semblerait presque hérité des os de tes ancêtres, lorsque s’annoncent des journées entières sans rien pour te réjouir, sans personne pour te donner des nouvelles de ce qui t'est intimement familier, c’est l’élan de tes mouvements, la lenteur de ton souffle, la certitude un peu orgueilleuse que tu es, toi, passé et resté pour toujours du côté des choses.

L'INTERNEMENT
DES NOMADES
1940-1946
UNE HISTOIRE
FRANÇAISE

38. Bien sûr, peu de gens dans l’immédiat t'en sauront gré, surtout si tu pousses la chose assez loin ou si la lâcheté de tels ou tels personnels prétendument politiques pousse ton époque entière au crime industriel. Mais rassurez-vous, chers compagnons, dans moins d’un siècle vous aurez droit aux commémorations. Du moins s'il reste tous ces musées, toutes ces fondations et tous ces couloirs de métro. Vous servirez simplement à faire oublier des crimes plus modernes.

39. Suivant une logique très ancienne on n’avait sans doute jamais autant parlé de la mémoire que depuis qu’on préférait ne pas en avoir. Ce qui me faisait aimer plus fort encore, partout où je le rencontrais, l’arbre aux quarante écus, le plus vieil être vivant connu, qui survécut aux bombardements nucléaires d’Hiroshima et de Nagasaki.

40. Dans le réel dévasté, nous avions vécu absolument ensemble le peu de jours et de nuits que nous avions réussi à sauver du grondement des calendriers. Nous n’avions pas étudié que des images et nous n’avions pas essayé dans le désordre toutes les paroles, tous les émerveillements, toutes les afflictions obligatoires de notre époque. Nous avions rêvé d’être ensemble à volonté, nous avions eu le courage de le dire et, si j'avais eu plus de génie dans les choses du monde, nous aurions eu le pouvoir de le faire.

41. Même la plongée dans les mois les plus sombres de l’année pouvait avoir un air de fête si tu étais entouré d’arbres gorgés de mémoire et d’êtres auquel tu continuerais à donner de la force même si demain tu devais disparaître.

42. Le poète Hölderlin écrit quelque part que « dans le plus terrible ouragan quelque chose toujours reste debout », et dans les tourbillons plus ou moins sensibles de ton époque, que tu aies vécu dans un pays en guerre ou dans un pays qui vivait de la guerre, tu as toujours su que c'était la mémoire. Les méridiens, les satellites et les horloges atomiques ont échoué à mesure de leur terrible réussite. Ni le temps ni l'espace ne peuvent se mesurer. La mémoire seule sait les vrais chemins, ou les découvre, autant dire qu'elle les crée.

CONSTRUCTION D'UNE PISCINE

43. Voilà où nous ont conduits les merveilles de l’aménagement et de ce qu’on appelle encore de l’architecture. « Un solide environnement d’ennui », comme l’écrivait un autre poète, d’où sont radiés à la fois le temps et l’espace et que, si tu avais encore une mémoire, tu pouvais traverser comme en apnée.

44. À côté de cela il y avait la lente grâce des arbres, la lumière gratuite, la promesse permanente de ces instants ramifiés où plus rien ne pouvait menacer ton royaume invisible, ton pauvre labyrinthe.

45. J’avais toujours pressenti la fin de ce cauchemar d’absurde urbanité, le moment où ce qui resterait de nature, ou plutôt ce qui restait des choses, repartirait à la conquête de nos ruines. Il suffisait pour l’attendre de savoir rester en ce point exact où se ramifient l’espace et le temps, autrement dit dans ton corps. Mais il était si vaste.

46. Trop longtemps nos corps, nos paroles avaient eu des limites précises. Il n’y a pas de limites aux sensations. Elles n'ont pas d'arpenteurs. Tout est vierge, immédiat, maintenant et dans la mémoire de tous les maintenant. Cela ne gâche rien aux emblèmes.

le petit
un lieu de nature
Cet espace est fermé au public depuis dix ans. Il est devenu un laboratoire en plein air pour des observations scientifiques pluridisciplinaires en partenariat avec les jardiniers.
Avant la fermeture, le sol en avait été intensément piétiné et la pente a provoqué l'érosion et l'appauvrissement en éléments nutritifs. Depuis les végétaux
spont
Cette
d'une
diver
d'une
herba
des c
niche
quelq
Cet e
Jardi
natur
perm
végé
dans

47. Évidemment, il ne fallait pas s’attendre à ce que cela fût entendu en haut lieu.

48. La compagnie des arbres n’est pas tout à fait comparable à celle des humains que vous aimez, mais lorsque la soi-disant société vous éloigne de ces derniers, les conseils d’un arbre, quelle que soit sa beauté *esthétique* supposée, sont toujours bons à prendre.

49. Il y avait dans un rayon de cinquante kilomètres autour de cette ville hantée par le néant quatre ou cinq dizaines de grands cèdres du Liban dont la légende racontait que beaucoup avaient été plantés par Bernard de Jussieu, deux cent cinquante années auparavant. J'avais grandi dans un chambre dont la fenêtre donnait directement sur l'un de ces arbres. Dans les années 80, il avait protégé la fenêtre de ma sœur et mon frère du souffle d'une bombe. Et chaque fois que j'en apercevais un du même âge dans la région, j'essayais d'imaginer le lent travail clandestin de celui qui, en l'*espace* d'une dizaine d'années, sans demander l'avis de personne, les avait tous plantés comme autant d'improbables abris dans l'infinie guerre du temps.

50. Et plus le temps passait, ou plutôt plus il tournait sur lui-même, plus cette activité presque imperceptible, presque invisible en tout cas, me paraissait la mère de toutes les subversions : non pas jouer la montre, mais bien jouer les arbres.

51. Bien sûr, il fallait moins de jours pour raser un bois et y édifier dix clapiers à citoyens que pour voir les ruines des mêmes clapiers recouvertes de cèdres, de séquoias ou de flamboyants bleus.

52. Mais les arbres ont de bons arguments et, souvent, à ceux qui ont encore des oreilles dignes de ce nom, leur mort même continue de parler.

53. Pour ma part, aussi loin que je me souvenais, j'avais eu bien présente à l'esprit presque chaque jour de ma vie l'apaisante nécessité de ma propre mort – après tout, la vision du *sud de la mort* a toujours été la boussole du pirate et généralement de tous ceux qui faisaient profession de mauvaise vie – et, presque toujours maintenant je souriais en me souvenant d'un autre poète qui avait écrit qu'il fallait « porter notre mort comme un arbre porte un fruit ». Oui, durant tous ces siècles maudits, rares étaient ceux qui avaient su interpréter la mort. La vision matinale d'une branche de bambou au sommet d'une palissade que seul un chat pouvait franchir suffisait amplement à réveiller en moi le truc qui me servait de gène de l'*immoralité*.

Natsume Sôseki
JE SUIS
UN CHAT
traduit du japonais
et présenté par Jean Cholley

54. Ne dit-on pas que les chats ont neuf vies ? Et moi je n’avais encore cassé ma pipe qu’une seule fois.

55. Grâce à des amis fous, généreux et fidèles que le monde et ses exterminations conséquentes avaient réunis par hasard dans cette ville, j'avais comme rapiécé et renfloué ma vie avec pour seul principe de ne jamais cacher ma gratitude et de partager absolument tous les trésors à venir.

56. Dans les profondeurs désolées de ce labyrinthe rien n'était aussi beau que d'être deux et même parfois trois ou quatre. Ce n'était pas l'abolition de la solitude qui rendait cela si beau, puisque nous étions passés du côté des choses. Mais c'était plutôt l'irrigation réciproque de nos mémoires, de nos corps et de nos gestes.

57. « Prenez l’or à la crête des eaux », écrivait encore un autre poète qui s'était réfugié dans le silence et dans l'insignifiant. Et maintenant, toute ma fortune dans la poche gauche et la clé des champs dans la droite, je comprenais de quel trésor il parlait.

58. Il n’y a pas de plus grande *chance* parmi les humains que d’avoir un jour été aimé pauvre et sans toit, aimé pour rien, hors de toutes les conventions et les associations connues ; et s’il y en a d’égales, je ne les connais pas.

59. Des deux principales versions du mythe du Minotaure, celle du fils de roi ou celle du naufragé, c’était donc la seconde qui était la plus vraie. Qui mieux qu'un homme de la mer sait explorer un labyrinthe ? Mais ceux qui savaient toute l’histoire se souvenaient qu'Hérodote raconte avec humour et Picasso confirme que c’est de la main d’un enfant juché sur les épaules d’Ulysse déguisé en cheval qu’est mort le géant.

60. Et malgré le désenchantement du monde dont sans cesse on nous rebattait les oreilles, nous avions vécu toutes ces années entourés de géants.

DPD
DPD
RED DEAD
REDEMPTION

61. L’essentiel de ma génération, ici en Europe et jusqu'au fin fond des Amériques, avait passé sa vie à fuir les géants et l’effondrement des géants, et la fuite, l'exil et la disparition n’étaient pas nécessairement de mauvaise stratégie.

62. Certains pourtant avaient fait face, et plus souvent certaines. Le réel dévaste toutes celles et tous ceux qui ne deviennent pas absolument indépendants en donnant, comme disait je ne sais plus qui, *forme aux esprits*. J'ai eu la chance de croiser quelques êtres à qui toutes les déclinaisons de la dévastation ne faisaient qu'apporter des forces nouvelles. Sans nombre étaient leurs emblèmes. Croiser n'est pas le mot. Même mort, je serai toujours avec eux, avec elle.

COLLIGE
COLLIGE

63. Cette étrange forme d'immortalité appartenait à toutes celles, à tous ceux qui avaient plus ou moins secrètement refusé de se soumettre à l'*économie,* cette religion au nom de laquelle ont été englouties autant de merveilles en cinq siècles que dans les quatre mille précédents. Un tel refus n'avait sans doute généralement pour témoins que d'honnêtes citoyens, aveugles ou médusés, depuis les ponts et entreponts de l'Armada du temps. Mais pas toujours.

64. De tels êtres établissaient le plus souvent leur quartier général aux avant-postes du désastre ; et demeuraient jusqu'au jour de leur mort, et un peu au-delà, à quelques mauvaises cicatrices près, miraculeusement indemnes.

Août – Novembre 2018